

La Belle Mort du Peintre Desvignes

Aussi longtemps que je vivrai, nous ront l'autre soir le docteur Ferval, je reverrai cette scène d'une poignant...

Après avoir connu, vers la quarantaine, une vogue considérable et répandu les idées de son cerveau fécond...

Cette décision lui fut fatale. Paris, au foyer duquel se dorment les réputations, Paris pardonne rarement aux talents qu'il a déjà consacrés et qui s'évident...

En homme du Midi qui aimait immodérément la joie, Desvignes avait dépensé tout le fruit de son travail...

A partir de ce moment, je ne le vis qu'à de longs intervalles. Or, un matin de l'automne dernier, je reçus de lui un billet...

— Cher vieux, un service. Viens vite fermer les yeux à ton pauvre camarade qui se meurt...

J'accourus à l'adresse indiquée, au fond de ce quartier latin que Desvignes aimait et qu'il n'avait guère quitté depuis sa jeunesse...

Tout de suite mon ami me reconut. — Merci de t'être dérangé, fit-il doucement en soulevant avec peine sa belle tête d'apôtre exsangue...

— Et, après un silence: — Je n'ai pas voulu de l'hôpital. Tu me connais. Je suis resté un peu fier...

En vain j'essayai de lui mentir, de lui laisser entendre que son état n'était pas si grave...

— Non, souffla-t-il avec une gêne croissante. Tu ne m'as jamais trompé. Il est trop tard pour t'y mettre...

Depuis quelques minutes, en effet, dans la tourelle, les ramiers roucoulaient tristement, tandis que les moineaux semblaient assourdir des pépiements plaintifs...

Et ce singulier concert funèbre, le souci dernier de ce vieil homme, qui gardait jusqu'à son lit de mort la fraîcheur d'âme d'un enfant...

Bientôt, la respiration du malade devint sifflante, plus difficile. Quelle chose de très doux, une sorte de délire extatique comme je n'en ai remarqué chez aucun autre moribond...

— Oh! les merveilleux horizons! fit-il d'une voix lointaine, baléant, comme dans un rêve. Les adorables figures! Je les reconnais... Comme elles sont tristes!... Elles pleurent...

— Par un splendide effort, il avait redressé son buste. Sa main, dont il parvenait presque à maîtriser les tremblements, sa longue main diaphane, traçait dans l'air d'imaginaires contours...

Dans le défilé glacial de cette pièce, c'était navrant à regarder, l'ultime flamme de cette âme passionnée pour le beau, au milieu de ces toiles lumineuses, vivantes, où tant

ECHEC ET MAT

Les Etats-Unis n'iront pas à La Haye! Voilà, pour M. Lloyd George le coup le plus dur qu'il ait éprouvé depuis le début de la Conférence...

Le refus des Etats-Unis de venir à Gênes avait déjà sérieusement handicapé les résultats qu'on attendait de la Conférence...

M. Lloyd George espérait, en la verte cité qui vit les premiers balbutiements des réunions pacifiques, prolonger les conversations engagées...

Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

— Mais, il n'est pas le seul atteint. Pour les Russes aussi, le coup est dur. Que veulent-ils? De l'argent!

Graduées de l'Ecole Supérieure



De gauche à droite: Mlles Lucille Denise Truxillo, Blanche Marie Brisolara et Emma Marie Thiberge, qui viennent de graduer à l'Académie St. Joseph.

Un Fantôme au Caire

— Moi aussi, ajouta-t-il, j'ai eu une vision.

— Qui, j'ai eu une vision, il y a une vingtaine d'années, en Egypte. — Du temps que j'étais médecin au Caire, chaque année, et là, je me baignais pour une heure dans cette ombre africaine épaisse et fraîche comme de l'eau...

— Je pensai qu'il s'était échappé. Et j'en étais surpris. Non que les captifs soient étroitement surveillés dans ces prisons orientales où les hommes, les femmes, les chevaux et les chiens sont mêlés dans des cours mal closes...

— Et ce qu'il était mort quand — Non pas, répondit le docteur. J'appris quelques jours après que Sélim, dans sa prison, tressaillait de petites corbeilles, où qu'il jouait pendant de longues heures, avec un chaplet de boules de verre...

— L'été qui suivit fut le temps le plus dur de ma vie. Un épidémie de choléra avait éclaté dans la Basse-Egypte. Je courais la ville du matin au soir dans un air embrasé. Les étés du Caire sont accablants pour les Européens...

— Elle se mit à rire. — Comme maman, alors! majestueusement! — Anatole FRANCE, de l'Académie Française

— LA MEME CHOSE — Wellie—Papa, tu m'as battu pour avoir mordu le bébé? — La père—Oui, tu lui as fait mal. — Wellie—En bien, papa, tu devrais battre le monsieur qui est au salon; je l'ai vu mordre Alma sur les lèvres et ça lui a fait mal parce qu'elle a mis ses mains l'entour de son cou pour l'étouffer.

L'ART ET LA SCIENCE DU LANGAGE

Il y a en France, Dieu merci, un public qui s'intéresse vivement aux petits problèmes du style, et qui manifeste un constant souci de la correction du langage.

— Et c'est fort bien ainsi. Le préjugé selon lequel la raison est un spectacle trop rare pour que nous n'applaudissions pas. La sottise elle-même rendant hommage à l'art d'écrire nous paraît moins sottise; son zèle, dont se gausse l'écrivain de métier, a quelque chose de touchant; s'il était moins ardent, notre civilisation s'en ressentirait fâcheusement; elle y perdrait de son ton de juste convenance qui soutient aujourd'hui encore notre réputation.

— Est-ce à dire que la majorité des Français, voire des Français instruits, écrive généralement "bien"? M. Antoine Albalat le nie—avec preuves à l'appui—et nul ne le contredira. Tout le monde lui saura gré de son entreprise, qui n'est point d'un esthétisme ou d'un réformateur de la langue, mais d'un "honnête homme" et d'un lettré, bien préparé à nous rappeler les règles essentielles du discours.

— Il a du succès—un succès dont il faut se réjouir pour les raisons que je viens d'esquisser. Il a de nombreux lecteurs—presque trop nombreux, ajouterait-on, s'il fallait admettre que tous fussent en état de l'entendre complètement. La queue de la classe ne déshonore jamais un excellent professeur.

— Auteurs intrépides de l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons, M. Antoine Albalat nous a donné en outre: La formation du style par l'assimilation des auteurs, Le travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains, Comment il faut lire les auteurs classiques français, Les ennemis de l'art d'écrire...

— Les vices du langage découlent de deux sources: la première, éternellement féconde, profusément abondante et envahissante, répand partout les fâcheux usages de la négligence et de l'ignorance—les protestations de M. Antoine Albalat sont ici justifiées et y rencontrent le domaine de leur absolue utilité—la seconde, les écrivains eux-mêmes l'entretenaient avec un soin jaloux; l'audace et la recherche de l'originalité les égarent souvent, et leurs innovations ne sont point toujours heureuses; M. Antoine Albalat les en avertit charitablement; sa critique, volontiers respectueuse, ne cite guère que des aînés; nos plus récents auteurs la consuevaient cependant avec fruit.

— Il est trop évident au surplus qu'ils n'accepteraient point aisément certaines conclusions de M. Albalat; bien des points litigieux seraient à débattre. L'art et l'école entretiennent des rapports nécessaires, mais toujours orageux. On enseigne la correction, on n'enseigne point de style. Sous cette réserve, les traités de M. Albalat ne méritent que des éloges.

LE "LUSITANIA" SERAIT RENFLOUE

Berlin. La Gazette générale de l'Allemagne déclare apprendre avec plaisir la nouvelle que le Lusitania, coulé par les Allemands durant la guerre, sera renfloué, "parce qu'on pourra ainsi, dit le journal, constater si le bateau avait à son bord des munitions au moment où il fut torpillé."

LA MEME CHOSE

— Wellie—Papa, tu m'as battu pour avoir mordu le bébé? — La père—Oui, tu lui as fait mal. — Wellie—En bien, papa, tu devrais battre le monsieur qui est au salon; je l'ai vu mordre Alma sur les lèvres et ça lui a fait mal parce qu'elle a mis ses mains l'entour de son cou pour l'étouffer.

L'HABIT

Les proverbes, qui se contredisent pour mieux prouver qu'ils sont la sagesse des nations, assurent à la canne... Il serait invraisemblable que l'évolution s'arrêtât en si beau chemin. Nul n'est content de sa figure, a dit le fabuliste. Il s'est peut-être un peu avancé. Mais plus sûrement il semble que nul n'ait jamais été content de son habit—puisque on a dépensé tant d'imagination pour sans cesse en changer.

— Déjà Voltaire, à qui l'on voudra bien reconnaître quelque esprit d'observation, avait écrit très congrument: Les tailleurs ont toujours déguisé la nature: — Pour jouer d'un mortel il faut le voir tout nu.

— Sans prendre cette dernière proposition au pied de la lettre—ce qui serait contrevenir aux règles élémentaires de la bienséance—il est plus malaisé chaque jour, d'en contester l'exactitude. Depuis la guerre, qui fondit en une seule âme toutes celles, si diverses, qui séparent les confessions et les castes, beaucoup des préventions irraisonnées dont souffraient le froc ou la robe, s'étaient dissipées, au grand soulagement du sacrifice et du dévouement. Le religieux avait fini par apparaître aux intrançaisances systématiquement hostiles ce qu'il est le plus souvent, en somme: sinon un saint—les saints ne courent pas plus les couvents que les rues—du moins un homme ni meilleur, ni pire que les autres, avec des qualités et des défauts qui s'équilibrent, mais avec, en plus une foi solide et saine, consciente du devoir humain, dédaigneuse de la souffrance et de la mort, qui, pour elle, est la vie.

— Et voilà que, dissemblable parmi ses pairs, un vague jésuite égaré dans son ordre a, devant une cour de justice de la Flandre, à répondre d'intelligences avec l'ennemi, durant l'abominable guerre qui laisse saignantes encore tant de blessures.

— Il n'appartient à personne de préjuger de l'issue des débats, ni des sanctions qui pourraient en être l'épilogue. Mais pour les lecteurs d'Eugène Sue—s'il en reste!—et pour les bonnes gens qui apprennent dans le Juif Errant l'histoire de la "Societas Jesu", comme la qualifie une bulle de Paul III, l'inculpé doit et devait être coupable. C'est peut-être excessif. Aussi peu sympathique que soit ce particulier, aussi odieux et vilis que soient les actes qu'on lui reproche, son habit n'a rien à voir dans l'affaire, pas plus que la communauté tant honnie, et si mal connue, à laquelle il appartient.

— A ce propos, sait-on que trois Belges, en quatre siècles, détinent le généralat dans cette puissante et un peu mystérieuse "Compagnie de Jésus" qui eut, de tout temps, l'art de grouper d'admirables intelligences? Des 1573, Evrard Mercurian, originaire des Pays-Bas espagnols, succédait dans la charge suprême de l'ordre à François de Borgia, qu'avait précédé seulement Jacques Laynez et Ignace de Loyola, l'ancien page de Ferdinand-le-Catholique, Espagnols tous trois.

— En 1682, Charles de Novelle fut le douzième général élu depuis la fondation de la compagnie; enfin, en 1853, Pierre Beckx, d'origine et de nom bien flamands, accédait à un poste qu'il occupa avec autant de dignité que d'honneur.

— Certes non, ce n'est pas l'habit qui fait le moine: c'est le cœur qui bat dessous. S'il suffisait de changer de vêtement pour changer d'âme, le comédien serait un incomparable Protée, et le fameux paradoxe de Diderot ne se défendrait même pas.

— Aux époques les plus reculées, et du jour où ils ont abandonné la feuille de figuier pour la peau de bête, les hommes se sont préoccupés de ne pas ressembler les uns aux autres. Avant de teindre et de découper la laine ou le lin tissés, ils avaient arraché ses plumes à l'oiseau, ravi à l'océan ses valves nacrées, fouillé la terre à coups de sieux, et découvert les gemmes. Ils en avaient paré aussitôt leur chevelure touffue, leur torse velu et leur cou musclé.

— Il a fallu la civilisation lente, et si justement vantée, pour les faire renoncer à ces ornements primitifs et sauvages. On sait que seules quelques lointaines peuplades s'obstinent encore à se planter sur la tête les pennes rigides ou flottantes de l'raigrette ou du paradisier; que seules quelques tribus presque ignorées s'ornent encore la gorge de pierres taillées, ou s'en chargent, après l'avoir troué, l'oreille. Il faut en rendre grâce au progrès. D'autres, très artifices, et multiples, permettent à chacun de ne pas être confondu avec le prochain. Les médecins de Molière, comme avant eux les Puritains de Cromwell, portaient le chapeau pointu, qui s'harmoisait si savamment avec la robe ample des uns et le large col uni blanc, roide et rabattu des autres. Le chapeau conique a disparu; le col s'est rétréci; mais la robe, en se modifiant dans sa coupe, est toujours l'attribut de quelques professions fort jalouses d'un privilège dont ne peuvent, ainsi, se flatter d'être uniquement dépositaires les femmes. C'est par esprit de représailles, sans doute, que celles-ci se plaisent avec tant de provocante aisance à inspirer et à adopter des modes qui les font le plus possible

ressembler à des hommes. Jusqu'à présent, cela s'est borné à des toilettes de cheval, à quelques corsages simulant le gilet ouvert, et fort galamment, ma foi! à la cravate, à la canne... Il serait invraisemblable que l'évolution s'arrêtât en si beau chemin. Nul n'est content de sa figure, a dit le fabuliste. Il s'est peut-être un peu avancé. Mais plus sûrement il semble que nul n'ait jamais été content de son habit—puisque on a dépensé tant d'imagination pour sans cesse en changer.

— Quand l'invasion s'abattit, brutale et soudaine comme un raz de marée, sur nos villages et nos villes, et rejeta au loin, telles des épaves, tout ce qui ne pouvait ni se défendre, ni combattre, on vit quelle pauvre place tenait, dans le réalisme des choses, cette convention de l'habit, si futile et si vaine.

— Des moines qui n'avaient jamais quitté la bure, et qui en regrettaient la trame rude et grossière, se réaccoutumèrent au banal vêtement de tout le monde. On les prenait, sous la lévite noire, boutonée haut et d'un seul bouton près du cou, pour des pasteurs de la religion réformée. Ils n'en gardaient pas moins leur âme catéchisante de moines.

— Ailleurs, dans les lignes, côte à côte avec le soldat, soldats eux-mêmes, des prêtres, sous l'uniforme qui les effaçait dans le rang, montaient à l'attaque comme ils seraient montés à l'autel.

— Quelques mètres d'étoffe au tons neutres, quelques discretes insignes ne modifient rien d'un homme, sinon les apparences tangibles. Le vulgaire, à vrai dire, et dans les conditions normales de l'existence, n'en demande pas plus. Il juge par ce que perçoivent ses sens; et ils ne perçoivent pas grand-chose. L'essentiel, ici-bas, n'a-t-il pas toujours été de frapper les yeux? Toute la pompe des cultes, la plupart de leurs rites, répondent à ce besoin un peu asiatique de séduire l'imagination en extériorisant ce qui l'éveille.

— Malgré toute la courtoisie qui s'incline si has devant les démocraties qu'ahurit, mais que rend plus superbes l'hommage, on se gardera bien, dans le vieux monde, d'enlever de si tôt, or, plaques et rubans à ce qui est décoratif par état ou par fonctions. Dépouillé de ses broderies, de ses émaux et de ses moires, l'homme seul reste. Pour la masse badaude, ce n'est pas assez. Aussi est-ce bien conscientes de cette mentalité que les mœurs administratives prévoient presque partout tant de galon pour le moindre grade.

— Relever de quelque marque ostensible la valeur que confère un office ou un titre semble être depuis fort longtemps un souci très puéril, mais très humain. Le placide boutiquier qui coiffait, sous Louis-Philippe, le bonnet à poil de garde-national, ne s'estima: pas inférieur, sans doute, aux généraux du dernier carré de Waterloo. Nous sommes si malhabiles à nous juger nous-mêmes! C'est pourquoi les autres s'en chargent.

— Mais quelque habit que nous portions, que la vocation, les aptitudes, les circonstances nous aient fait porter, nous voudrions toujours plus ou toujours moins que ce qu'il vaut. — Pensez-vous, par exemple, que, malgré leur frac neuf et leurs gants frais, les gens qu'envoia Moscou à Gênes aient cessé d'être ce qu'ils furent hier et ce qu'ils seront demain? Aveuglé par la charité chrétienne, un prince de l'Eglise a pu s'y prendre jusqu'à toucher de sa main — gantée de pourpre, heureusement — celle d'un de ces féroces, hypocrites et froids boureaux...

— Pour vivre au milieu des hommes, il faudrait imaginer un habit où ne laisse pas plus de trace la fange que le sang.—Candide.

L'EX-AMBASSADEUR GERARD A PARIS

— Une des personnalités les plus marquantes de la diplomatie américaine, M. James W. Gerard, de passage à Paris le 12 mai a fait entendre au déjeuner de l'"American Club" des paroles significatives. — On sait que M. Gerard fut longtemps ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, où il demeura durant les deux premières années de la grande guerre. — Voici quelques passages de son speech: "Quel plaisir j'éprouve à respirer de nouveau l'air de Paris, quel plaisir de voir avec quelle patience et quelle intelligence le peuple de France reconstruit son pays et de constater que son prétendu impérialisme ne représente en réalité qu'un peuple conscient de la nécessité de s'armer, ayant été mis en garde par 42 invasions de son sol..."